A l'école de garçons de Rivière-Neuve. (Toulon)

Numéro d'inventaire : 2000.01628
Auteur(s) : Marcel Migozzi
Type de document : imprimé divers
Éditeur : Encres Vives Editions (Colomiers)
Date de création : 1996
Description : Brochure, grand format. Couverture bleue.
Mesures : hauteur : 290 mm ; largeur : 205 mm
Notes : Editions Encres Vives, Michel Cosem, 2, Allée des Allobroges 31770 Colomiers
Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 15

Marcel Migozzi
A
l'école
de garçons
de
Rivière-Neuve
(Toulon)
collection "lieu:"
ENCRES VIVES

3

LA COUR

De la bonne terre tassée par les jeux à cris et les courses vers le mur des filles. La peur du jour quand elle est déserte et que je dois affronter seul des vides géants entre les acacias, chargé d'un *va porter ce mot chez Monsieur le Directeur*. Ou son silence refroidi, après l'étude du soir, qui sent l'automne et attire trop de ciel bas.
La cour où des visages d'écoliers hachurés d'oubli se lèvent encore, silence, je revois l'arbre des punis, là-bas, les dos contre le tronc de l'acacia, interdit de parler, on y était.

*

Quelques acacias, combien, j'ai dû les multiplier dans les bousculades de la rentrée et les courses défendues quand je saisissais au virage leurs troncs complices, que je voudrais aujourd'hui toucher.
Sous eux roulaient les têtes des calots patauds de la race des verres parvenus ou des agates royales pêchées dans les meilleures poches que l'on faisait tournoyer dans le creux de la main à la portée de pas tout le monde, vous savez. Et nos billes en terre vraie, qui se fracassaient parfois contre un mur, coeur en deux, sans retour, introuvables. Ah celles qu'on ne verrait plus jamais, traîtresses tombées de nos mains sur le carrelage de la classe et rebondissent sans fin crépitant aux éclats, la voix du maître s'élevant dans nos pâleurs *c'est à qui ?*
Pour dire que les acacias de mon école, bien ou mal plantés dans leurs quatre voyelles, je les respecte, bonjour, le béret à la main.

*

7

DEUX OU TROIS CHOSES

J'y suis revenu pour ressusciter deux ou trois choses qui s'éternisent en tellement d'émotions.

L'ardoise, *tu pourrais la fêler, briser par malheur, je t'avertis,* qui a déjà ce cri de bête métallique quand elle joue dans son cadre.
L'ardoise si modeste dans ce cartable de toile écrue que cousit mon père dans la Voilerie de l'Arsenal.
Mais *Attention ! Dictée préparée ! Montrez !* L'ardoise levée, cachant le bas du visage, nos yeux expèrent dans ceux du Maître *Baissez ! Effacez !* et désormais avec la règle du a/à, ce sera pour la vie, dans toutes les phrases.
Souvent le soir comme une mare elle luisait sous ses réglures et du vent froid de la noirceur d'un faux Noël la menaçait.
A ses côtés, son fidèle chiffon qu'on allait battre indignement sur la même tache du mur, là où le blanchâtre de la craie a fini par ternir le ciment, malgré la pluie, malgré les pluies des années.

*

Ou l'estrade, la redoutable ou la glorieuse. La seule issue vers le tableau, presque aussi noire, quand dans les fins d'après-midi nous y posions respectueusement les pieds joints pour réciter un sonore par coeur *trois noisettes dans un bois... c'est le moment crépusculaire...* L'horizon s'élevait alors jusqu'à nous faire côtoyer la carte de France et, un moment, en lévitation, nous étions devenus les Fils dans la Trinité Maître Parents.
Estrade (car tu connus le temps des mères dans la cuisine du soir à nos genoux écorchés), ta poussière de sagesse consolerait maintenant, maintenant que nos corps vont à leur perte, seuls.

*